

La Tête en Noir

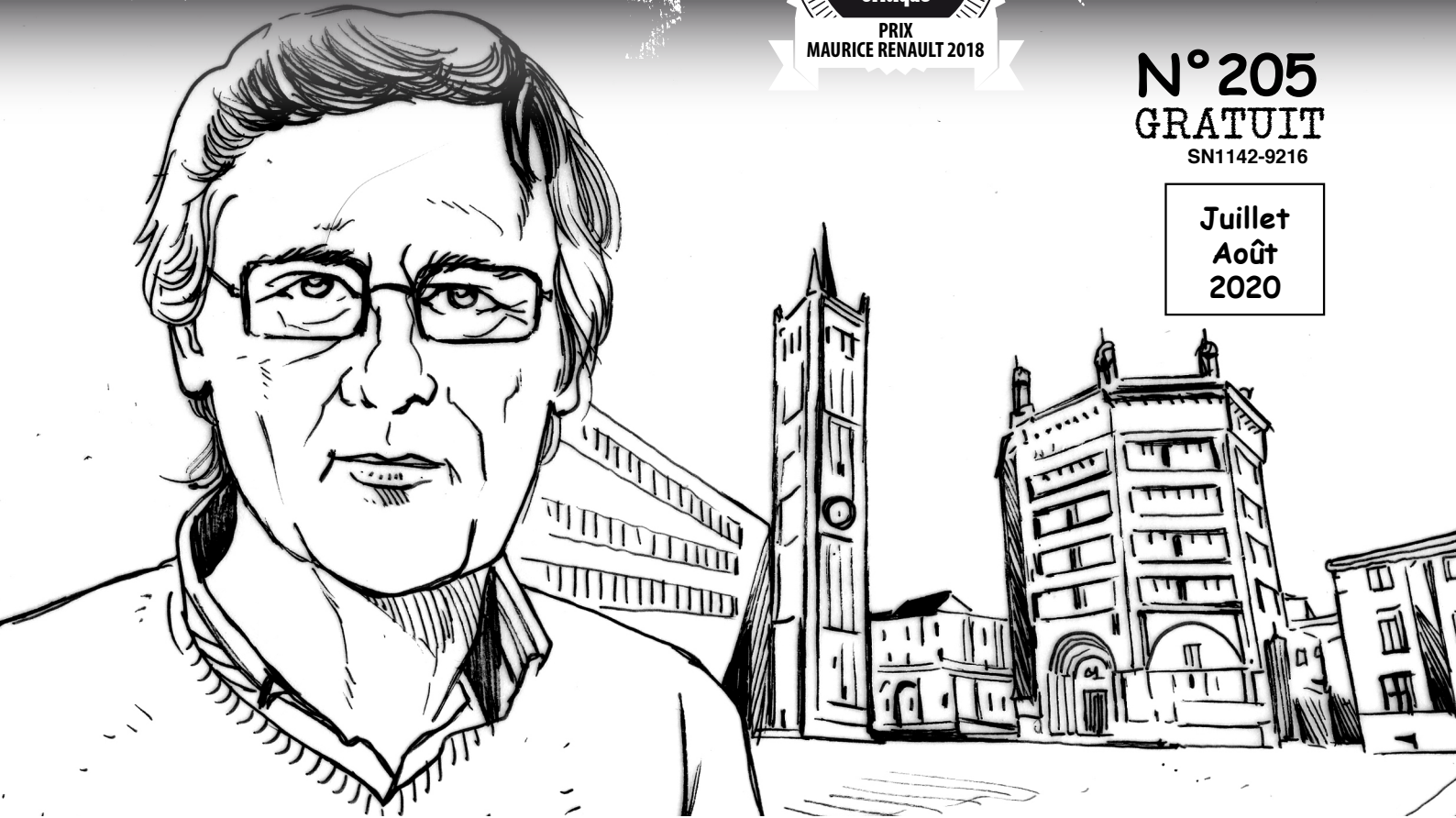
Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018

N° 205
GRATUIT

SN1142-9216

Juillet
Août
2020



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE L'Italie en mode carbone mineur

Et si la littérature italienne était propice à des lectures estivales ? Il n'est pas forcément question ici d'aborder les écrits de Roberto Saviano. L'auteur à jamais de *Gomorra* est pourtant à l'honneur chez Folio puisque sortent conjointement *Piranhas* et *Baiser féroce*, deux romans qui se suivent et qui nous plongent dans l'univers criminel napolitain sur fond de mafia, et qui ont pour origine des faits avérés autour de la naissance et de l'ascension d'un *baby gang*. C'est déjà les vacances, et pour profiter à moindre frais de la chaleur italienne, pour limiter son empreinte carbone en voyageant dans les livres, deux auteurs transalpins s'imposent, à savoir **Valerio Varesi** (Agullo) et **Marco Vicchi** (Philippe Rey). Le premier nous emmène à Parme avec son enquêteur contemporain Soneri. Lui, c'est un inspecteur de la criminelle *vecchia scola* (ou *old school*) qui dans sa cinquième aventure (*Or, encens et poussière*) doit retrouver le fantôme d'une ou deux femmes (le mystère plane) en provenance de Roumanie. Le début nous plonge dans le brouillard, métaphore de ce qui attend l'enquêteur, qui refuse de se plier à l'évolution de la société, et qui préfère tâtonner au grand regret de son partenaire, Juvara. Dans ce volet, il est question d'immigration, de Roms, d'orfèvrerie, de trafics et d'amours. À l'inverse de Jules Maigret, Soneri ne nous dispense pas de ses interrogations sentimentales, et fait entrer de plain-pied le domestique dans la procédure. Peut-être un peu trop (il est d'ailleurs préférable de commencer la saga par son début). Néanmoins, l'écriture de Varesi est assez limpide, les immersions dans la cité parmesane sont bénéfiques et l'auteur apporte une petite touche picaresque avec un personnage de noble désargenté qui fréquente les restaurants à la recherche de nourritures alimentaires, intellectuelles et oniriques. Agullo, qui s'était fait une spécialité des littératures de l'Est étend sa zone d'exploration littéraire d'une manière convaincante (en France avec Frédéric Paulin, aux États-Unis avec Joe Meno, et donc en Italie avec Valerio Varesi). Marco Vicchi, lui, base ses intrigues à Florence, et privilégie les années 1960, pour installer son personnage

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

CRIMES À BLOCH IN ZE POCKET

Ras le bol des pavés américains, du thriller féminin avec descriptions psy sur vingt pages, des pavés français avec ficelles du grand-guignol, du procedural US, de l'historique gonflé, du huis clos psy et de la prise de tête socio-politique. Pour *la Tête en Noir*, il me faut quelque chose de bien, de court (moins de 300 pages), de pas cher et de publié il y a peu. Autant dire mission impossible ! Après la déchetterie où j'ai vidé ma 307 des bambous, cactus, tontes, et autres végétaux entassés pendant le confinement, tiens, un petit tour à la grande librairie du coin qui est juste sur le chemin. C'est beau, c'est grand, c'est clean avec son distributeur design et gratos de gel hydroalcoolique et ses employés casqués intégralement (!) qui ne disent rien au crasseux qui entre. Whaou ! C'est bien rangé. Pas besoin de se taper tout le mur des auteurs classés alphabétiquement, il y a un rayon « nouveautés Policiers ». Il y a même des sous-divisions ! « polars historiques », « thriller », « cup of tea » et même « documents » dont le nouveau « **La Criminologie pour les Nuls** » de l'omniprésent ALAIN BAUER en tandem avec CHRISTOPHE SOULLEZ. Et, coincés entre les gros volumes d'affaires criminelles historiques, m'attendent les trois minuscules poches inédits (130 pages à tout casser) de l'ex commissaire JEAN-MARC BLOCH publiés chez Pocket fin 2019.

Choisissons « **La clé de l'énigme** » et voyons ce que cela vaut face à l'adversité car le marché du « fait divers authentique » est archi exploité en TV-radio-presse-livre par BELLEMARE, PRADEL, HONDELATTE & C°, tandis qu'il l'est aussi par des écrivains comme JAENADA, JABLONKA ou JAUFFRET (Le Gang des 3J). Bloch appartient à la première catégorie puisqu'il anime aussi l'émission « **Non élucidé** » sur France 2 avec Arnaud Poivre d'Arvor. Mais c'est

un pro, pas un journaliste : il a dirigé la BRI, la BRB, l'état-major de la police judiciaire et le SRPJ de Versailles. Désormais à la retraite, il vit à Pornic, écrit des livres et anime des interventions. En 2019, il a même créé le festival « **22 v'là le polar !** ». Le public de la Côte de Jade y était invité à découvrir une murder party géante intitulée « **Qui a tué Martine Pasdebol ?** ». Il a donc de l'humour.

« Une éditrice de **Pocket** est venue me voir au Salon du Livre et de l'Histoire de Blois, où j'étais allé donner une conférence, raconte Bloch à Ouest-France. Elle m'a dit qu'elle avait envie qu'on travaille ensemble sur une série basée sur des histoires vraies. C'est une expérience pour eux, c'est la première fois qu'ils publient un texte original qui n'est pas auparavant sorti chez un autre éditeur. » LA CLÉ DE L'ÉNIGME est sorti en même temps que TECKNIVAL SANGLANT et LE MYSTÈRE DU PÂTISSIER EXÉCUTÉ, chacun à 4,95€ et cosigné par RÉMI CHAMPSEIX consultant en « développement de contenus » notamment pour « *Non élucidé* » et « *Indices* ». Premier bon point : il s'agit d'affaires très récentes. Deuxième bon point : le choix du style proche du discours direct voire argotique à l'ancienne, avec un je qui interpelle le lecteur, aux réflexions drôles et pertinentes sur le métier et la société est bienvenu et souvent drôle.

LA CLÉ DE L'ÉNIGME débute à Lorient. Deux voileux partant faire la foirinette du 14 juillet 2011 sur l'île de Groix, gaffent une grosse valise remontée à la surface malgré les haltères Décathlon qui la lestent. A l'intérieur, un homme en position foetale habillé rien qu'avec des copies de marques. La gendarmerie maritime est appelée. Normal. Mais c'est elle qui conservera l'enquête ce qui est étonnant. L'ex commissaire nous conte alors, comme accoudé au coin d'un bar sympa, l'extraordinaire enquête que vont mener les gendarmes maritimes dans toute la France terrienne à la recherche de l'identité de la victime. Et c'est là que l'auteur se montre le plus original. Sans tomber dans les longs discours techniques, il fait ressentir l'inexorable temps d'une enquête en citant toutes les vérifications mises en place après l'autopsie bien hard. Le cadavre est abîmé par un mois en mer (estimation). Découpage des mains et de la tête, prise d'empreintes, photos, portrait-robot puis, après échec, reconstitution de la pulpe des doigts, de la chair du visage (avec yeux en verre) tandis que les gendarmes cherchent dans tous les groupes sociaux du coin en élargissant en-





core et encore le périmètre. Toujours l'échec. L'enterrement de la victime en plusieurs paquets vaut son pesant de cacahuètes, Jean-Marc Bloch ayant choisi de retranscrire le procès-verbal officiel « car il permet très bien, selon moi, de confronter un acte lourd de sens et sa froide narration administrative. » Terrible.

Après la valise, les cordages, l'adhésif, les haltères, la valise, voilà le tour d'un élément matériel important : une clé de sécurité de marque Vachette trouvée dans une poche du cadavre. Après contact avec Vachette (groupe Assa Abloy), les gendarmes apprennent que ce type de matériel trois points a été lancé uniquement en France à partir de 2009 et que 159 serrures ont été produites avant juillet 2011 et envoyées à de serruriers résidant dans 33 départements. En route pour un périple de plus d'un an ! Cette clé peut conduire à un lieu que l'inconnu connaissait et donc conduire à un témoin qui connaîtrait l'inconnu par le lieu...

Impossible d'en dire plus sur cette affaire exemplaire. On aime le ton et la compétence de l'ancien commissaire, sa bonhomie mais aussi sa pertinence. On aime la densité de ces 130 pages qui valent bien les 600 pages d'auteurs de pavés. Sa scène où les flics, désespérés, reçoivent le rapport de leurs collègues ayant travaillé sur leurs données avec le top logiciel Anacrim vaut le détour. Quand on pense que c'est ce logiciel qui a « repensé » l'affaire Grégory, on se pose des questions.

Michel Amelin

Suite de la page 1

d'enquêteur, le commissaire Bordelli. Avec lui, trois romans sont disponibles aussi bien en grand format qu'en poche : *Le Commissaire Bordelli*, *Une sale affaire* et *Mort à Florence*. La chronologie est importante mais pas nécessaire. Cela dit, Marco Vicchi nous plonge dans une époque tourmentée puisque encore meurtrie par le fascisme. Bordelli, est un ancien combattant de la Libération, et ses enquêtes, même si elles ne l'amènent pas forcément à se replonger dans la Seconde Guerre mondiale (à une exception près : *Une sale affaire*), sont toujours propices à des réflexions et des souvenirs intérieurs. Flic ancien à l'ancienne, Bordelli arpente les rues florentines quelles que soient les conditions climatiques. L'auteur a priori propose des romans saisonniers, et d'un livre à l'autre on passe des corps transpirants aux corps dégoulinants. Il bénéficie d'amis sympathiques (en plus il a un certain attrait pour les petits voyous qui ne sont pas des petites frappes) qui peuvent lui concocter de petits plats du cru. Autant Varesi est un auteur de son époque qui dépeint la noirceur sans trop de fioriture, auteur Vicchi se révèle être un auteur qui traite ses sujets (sérieux) avec un peu plus de légèreté et de recul. Avec ces deux auteurs, vous êtes parés pour l'été. Et si ça ne suffit pas, il vous reste l'impressionnante « Bibliothèque italienne » des éditions Métailié sous la houlette de Serge Quadruppani ou chez Philippe Rey, un petit nouveau, Angelo Pettrella qui avec *Fragile est la nuit* nous rappelle que l'éditeur a de bonnes antennes en Italie. *Lecture stupende !*

Julien Védrenne

LES LAUREATS DU 20^e PRIX SNCF DU POLAR !



PRIX SNCF DU POLAR / Roman 2020

Marion Brunet, *L'été circulaire*, Le Livre de Poche.

PRIX SNCF DU POLAR / Bande Dessinée 2020

Cyril Liéron & Benoît Dahan, *Dans la tête de Sherlock Holmes*, Ankama.

PRIX SNCF DU POLAR / Court Métrage 2020

Martin Darondeau, *Troc mort*, La voie lactée, Slumdog Production, Les films du Duc

Il était deux fois, de Franck Thilliez. Fleuve Noir. Ancien lieutenant de la gendarmerie de Sagas (Savoie), Gabriel Mosacato recherche désespérément sa fille disparue depuis douze ans. En se réveillant dans une auberge proche du lieu de l'enlèvement, il découvre effaré qu'il vient de perdre la mémoire de toutes ces années passées. Au contact de ses anciennes connaissances, il redécouvre petit à petit le déroulement de sa propre vie et comprend que son obsession de retrouver sa fille a eu raison de son équilibre, de son couple et de bon nombre de ses amitiés. Mais il est certain aussi que ce retour aux sources est lié à une piste qu'il suivait obstinément. Il découvre aussi que son ancien coéquipier n'a jamais renoncé, lui aussi, à cette enquête et qu'il est possible que le coupable soit celui qui depuis des mois sème des indices sous forme d'énigmes policières. Mais la terrible vérité ne s'imposera que dans les ultimes pages de roman absolument terrifiant qui vous entraîne au plus profond de l'horreur dont sont capables certains pour assouvir leur soif de reconnaissance et leur pouvoir de destruction. L'idée de la perte de mémoire qui déstabilise tout le monde est vraiment très forte et permet de densifier l'épaisseur psychologique des deux personnages principaux. Evidemment, le thème de l'enfant disparu est accrocheur mais c'est la construction même du récit, sa vitalité, le suspense omniprésent et l'atmosphère étouffante qui force l'admiration. Attention chef d'œuvre !!! (528 p. – 22.90 €)

Un assassin parmi nous de Shari Lapena. Sang d'encre – Presses de la Cité. Bloqués dans un hôtel de charme proche de New York, coupés du monde par une tempête de neige, sans électricité et sans réseau téléphonique, dix clients essaient de faire bonne figure dans l'adversité. Un premier décès aussi tragique qu'étrange jette un froid et chacun regarde les autres avec une légitime défiance. Le second cadavre confirmera définitivement la présence d'un assassin parmi les pensionnaires. Dès lors, la tension devient palpable pour les survivants. Une murder party classique avec un coupable difficile à identifier parmi tous ces braves gens qui dissimulent soit un secret, soit une blessure. (300 p. – 19.90 €)

La dame de Reykjavik, de Ragnar Jónasson. Points. Ecartée de son poste à quelques mois de sa retraite officielle, dessaisie de ses enquêtes en cours, l'inspectrice Hulda de la police de Reykjavik (Islande) obtient quinze jours de

sursis pour s'occuper d'une affaire non résolue. Elle se replonge dans la mort violente d'une jeune demandeuse d'asile russe et reprend le travail bâclé d'un de ses collègues. Elle ne tarde pas à suspecter un crime. Au-delà de l'enquête, on ressent une réelle empathie pour le personnage d'Hulda, veuve et sans famille, poussée sur la touche sans ménagement. Prisonnière d'un passé compliqué, elle peine à trouver la sérénité tant souhaitée. (294 p. – 7.60 €)

Le pays du crépuscule, de Marie Hermanson. Actes Noirs / Actes Sud. Sans travail ni logement, Martina, la narratrice, accepte de suivre une ancienne amie d'enfance qui habite chez une vieille dame riche mais un peu perdue dans une grande demeure près de Stockholm. L'esprit bloqué dans les années quarante, l'excentrique propriétaire accepte cette nouvelle collaboration, puis celle d'une jeune fille en rupture de ban et enfin l'arrivée de deux hommes en quête de réussite. Tout le monde joue la même comédie avec en ligne de mire l'espoir d'hériter de la fortune. C'est sans compter sur l'irruption d'un ultime larron... Une très originale comédie douce-amère, intimiste et fascinante. (280 p. – 22 €)

Gangs of L. A., de Joe Ide. Folio Policier 911. Une star du rap de Los Angeles échappe de peu à l'attaque d'un pitbull dans sa propre villa. Pour identifier le commanditaire de cet attentat, il fait appel à Isaiah Quintabe, un drôle de type doté d'étonnantes capacités intellectuelles qui s'est fait une réputation justifiée d'enquêteur privé efficace. Personnalité incongrue parmi ces vedettes du show-biz US, Isaiah impose ses méthodes et affronte la lie de la pègre. Alternant présent et passé (comment il a surmonté la mort de son frère aîné), ce solide récit propose un personnage vraiment original et attachant. Un nouvel auteur américain de romans noirs à suivre ! (430 p. – 8.50 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel
Coopérative au
service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Dans mon village, on mangeait des chats, de Pelaez et Porcel (Bamboo – Grand Angle)

Que se passe-t-il quand on est gamin et au courant des petits traficotages du maire de village ? On risque d'y laisser sa peau, surtout quand le maire en question est le boucher local, au propre comme au figuré. Mais quand on est gamin, on peut aussi être un petit dur qui sait encaisser les coups...

Et c'est bien le cas du jeune Jacques : voilà un minot qui n'a pas froid aux yeux, et qui ne craint pas non plus les beignes de son père, routier violent et absent. Non seulement il ne les sent pas, les coups, grâce à son analgésie congénitale (« *Analgésie congénitale ça s'appelle, même si avec le mot congénitale ça fait un peu taré* ») mais il les affronte, pour pouvoir protéger sa petite sœur adoré de ce père indigne. Alors, quand tous les deux découvrent que « Charon la charogne », boucher-maire de la commune capture des chats dans la forêt pour son pâté de foie qui s'arrache à prix d'or (parce que la recette est secrète et ancienne...), l'aîné n'hésite pas à venir narguer le commerçant, voire à le menacer. Cela finira mal, pour le boucher, et par ricochet, pour Jacques qui en plus de la mort du boucher, provoque, peu après, celle de son père. Début d'un séjour en institution, où le destin de Jacques va prendre une autre trajectoire...

Il est assez rare, osons le dire, d'être happé autant par une histoire (en bande dessinée entendons-nous) que par son style, sa langue. Les mots de Philippe Pelaez sonnent vraiment justes dans la bouche de Jacques, et font sa personnalité, gouailleuse et dure à la fois, autant que le trait de Porcel le dessinateur. Ainsi pour décrire la capacité d'adaptation à son environnement du jeune Jacques, voici ses pensées : « *Mettez-moi avec les esquimaux, et je suis sûr qu'au bout de quelques semaines, je pourrai parler leur langue et chasser le phoque en pissant des glaçons* ». Un peu plus loin, quand Jacques et ses trois potes d'institution se retrouvent dans une entreprise de soudure mais vont commencer à avoir d'autres activités : « *Et après avoir soudé, nous avons commencé à dessouder* ». Et c'est tout un parcours dans la pègre, qui est décrit, dans un récit un peu à la Henry Hill des *Affranchis* de Martin Scorsese. Pelaez avoue aimer cette technique du « narrateur homodiégétique, qui est le héros de son propre récit et interpelle le lecteur constamment » ... et force est de constater



qu'elle fait mouche dans cet album aussi touchant que sombre.

L'intrigue se déroule dans les années 70 et c'est aussi un regard rétrospectif sur les ISES, les Institutions spécialisées d'éducation surveillée, créées dans les années 50 pour des jeunes délinquants jugés inéducables, des établissements basés plus sur le suivi psychologique individuel et que sur la matraque de gardien...

Le passage de Jacques en ISES ne l'empêchera de poursuivre sa trajectoire de futur caïd du Milieu, jusqu'à la chute finale. Rien de nouveau, dans ce fil rouge, mais *Dans mon village on mangeait des chats* dégage une puissance et une humanité absentes de bien des albums sur les mêmes sujets.

Dans mon village, on mangeait des chats

Scénario de Philippe Pelaez et dessin de Porcel
- Bamboo (Grand Angle)

56 pages couleurs -16,90 € - Parution juin 2020

Fred Prilleux

LE BOUQUINISTE A LU

Quand Maigret se fait Cremer

Simenon a bercé ma vie de jeune adulte et d'adulte mûr. Je l'ai lu jeune par amour du polar et relu à quarante ans car outre l'humanité de l'écrivain, l'ambiance années 50/60 qu'il rendait dans ses ouvrages frisait le compte-rendu anthropologique d'une époque décidément bien passée. J'ai particulièrement apprécié Maigret que j'ai lu de manière quasi-complète. Le commissaire et ses personnages du quai des orfèvres se divisaient entre les puissants dont les chaudes recommandations et les avis partiels lui passaient bien au-dessus de la tête et ses inspecteurs et petites gens qu'il savait secouer par moment de leur torpeur paresseuse mais qu'il protégeait toujours de son âme bienveillante. Les



interrogatoires sans fin et sans coups, alimenté de sandwiches et de demi-pressions que pourvoyait la brasserie Dauphine, j'en sentirai presque l'odeur. Maigret le flic que craignent les rupins filous, comme les chefs du milieu parisien de l'époque. Celui que tout le monde connaît à travers toute la France. Et Madame Maigret, modèle de patience bienveillante

mais capable cependant de secouer son homme parfois pris d'une singulière apathie.

J'avais vu dans le salon parental quelques épisodes du feuilleton où Jean Richard interprétait le policier. J'avais trouvé cela sans grand intérêt. Puis, il y a une quinzaine d'années j'ai vu accidentellement un épisode interprété par Bruno Crémer. Distrait, j'avais cependant remarqué que la chose était remarquablement filmée. Au 90ème anniversaire du premier Maigret écrit pas Simenon, j'ai donc fait l'acquisition de l'intégrale de 54 téléfilms de 90 mn de la série interprétée par Cremer.

La série de téléfilms interprétés par Jean Richard se déroulait dans l'époque où elle était tournée. Celle de Cremer se déroule dans les années 50 avec décors et costumes et quelques voitures magnifiques. Le langage est lui aussi d'époque avec quelques magnifiques dialogues lors de rencontres avec des dames de petites vertus, concierges et membres du milieu. Pour avoir fréquenté Montmartre et sa face sud pendant une vingtaine d'années, j'ai eu le plaisir de rencontrer des anciens de Pigalle et leur parler devenu folklorique. Quelques cartes et une bouteille de Cognac déliaient les langues et j'ai eu droit dans ce patois de parigot à quelques histoires particulièrement savoureuses dont je ne doutais en aucun cas de l'authenticité de peur de fermer le clapet de mes interlocuteurs. On retrouve cette ambiance surannée dans les épisodes de Cremer tout comme cette arrogance du notable de province qui comprend bien trop tard à qui il a affaire. Cremer fait un très beau Maigret, un peu plus vif que Jean Richard, il endosse l'homme bougon et gourmand avec justesse. La musique des épisodes est judicieusement composée, quand à l'image... Les travelings extérieurs sont incroyables. C'est extrêmement bien filmé et de manière juste et précise.

Vous l'avez compris, je recommande chaudement cette adaptation des romans et nouvelles et c'est aussi une très belle manière de découvrir cet écrivain justement publié à La Pléiade.

Jean-Hugues Villacampa



ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Par-delà le bien et le mal : *Lykaia*, de DOA (NRF – Gallimard. 2018)

« Accord parental souhaitable », « Contenu explicite », « Pour lecteurs avertis », « Réserve aux adultes consentants », « Interdit aux moins de 18 ans » : si le monde de la littérature utilisait ces slogans en forme de mises en garde qu'on trouve sur certains disques ou DVD, nul doute que la couverture de *Lykaia* aurait pu en être intégralement recouverte.

Autant être clair d'emblée : ce dernier roman de DOA n'entretient guère de rapport avec son célèbre *Cycle clandestin*, même si les territoires explorés ici s'avèrent tout aussi dangereux. L'auteur offre en effet dans ce livre une plongée vertigineuse dans le monde trouble du BDSM – autrement dit du Bondage, Discipline, Sado-Masochisme. Un univers souvent présenté de façon caricaturale et superficielle dans certains magazines de mode en mal de glamour. Mais ce fétichisme de pacotille ne correspond qu'à la partie émergée de l'iceberg. Et ce qui intéresse DOA se trouve caché loin sous la surface, pour le plaisir des uns et la douleur des autres...

Dans la Grèce antique, les *lykaia* étaient une fête archaïque qui se déroulait sur le mont Lykaion (la « montagne du loup ») – ou *mont Lycée*, le plus haut sommet d'Arcadie. Il s'agissait d'un rite de passage fondé sur la pratique du cannibalisme. L'un de ses objectifs était la transformation d'un éphèbe participant à la cérémonie en loup-garou.

Dans ce roman de DOA, il y a des rites de passage, des transformations et... un loup. Un loup qui hurle à la lune à chaque fois que son passé vient le tourmenter. Un loup pour dissimuler un visage ravagé. Un loup comme une seconde peau, au point de devenir un véritable alter ego. Le Loup. C'est lui qu'on sollicite pour des interventions spéciales dans des circonstances qui ne le sont pas moins. Un loup solitaire, comme il se doit, qui trouve un semblant d'équilibre en évoluant dans des lieux interlopes où il n'est qu'un masque parmi d'autres. Mais le Loup n'en est pas moins resté homme, et sa rencontre avec la Fille va changer les règles du jeu.

De Berlin à Venise, en passant par Prague et le Luxembourg, DOA nous convie à une véritable descente aux enfers, et transforme le lecteur en voyeur partagé entre attraction et répulsion. Impossible en tout cas de rester de marbre face à ce catalogue ininterrompu de supplices plus ou moins consentis et de paraphilies toutes aussi déviantes les unes que les autres. De do-

minant à dominé, le Loup et la Fille brouillent la notion de consentement en inversant les rôles, prisonniers volontaires d'une surenchère qu'aucun des deux n'entend interrompre.

Les deux amants s'abandonnent ainsi,

seuls ou accompagnés, à une fuite en avant frénétique, consumés par le désir, la rage et les drogues. Mais ni l'un ni l'autre ne sont aussi seuls qu'ils le voudraient. Tous deux ont un passé, dont ils n'ont pas vraiment fait table rase. Malgré leur extrême prudence, ils ont laissé des traces. Reste à savoir qui veut leur passer les menottes : entre la police et le monde du



BDSM extrême, la frontière est parfois floue...

Lykaia n'est donc ni un Polar ni un Thriller, mais plutôt une espèce d'hybride monstrueux entre le roman noir et l'horreur pure, entre la pornographie et... la chirurgie. C'est bien simple : avec ce livre, DOA ne s'interdit absolument rien, et prend au contraire un malin plaisir à braver les pires tabous et à repousser toutes les limites. Le résultat, à situer quelque part entre les écrits les plus choquants du divin Marquis et le brutal *MurderProd*, de Kriss Vilà, est aussi fascinant que terrifiant. Une expérience littéraire assez unique par conséquent, que je conseillerai autant à mes amis qu'à mes ennemis – mais pas pour les mêmes raisons. Osez-vous franchir le pas ?

Artikel Unbekannt

MARTINE LIT DANS LE NOIR

La chance vous sourit, nouvelles, d'Adam Johnson. Ed. Albin Michel

On connaît la réputation et le savoir-faire des anglo-saxons pour le genre de la nouvelle, malheureusement trop peu prisée en France. Les Chandler, Carver et combien d'autres avant et après eux en ont été les illustres représentants. Adam Johnson pourrait bien rejoindre ce genre. Lauréat du prix Pulitzer pour son roman "la vie volée de Jun Do", il signe, avec "La chance vous sourit", un recueil de six nouvelles pour lequel il a reçu le National book award.

Six nouvelles singulières dérangeantes, surprenantes d'une acuité, d'une précision qui accaparent aussitôt, qui captivent le lecteur. Quelques exemples : dans "Le saviez-vous", une femme parle de sa maladie en se livrant à un quizz qui tente d'escamoter la question existentielle. Avec "Nirvana", un homme veut extraire sa femme de l'enfermement neurologique. Dans la nouvelle au titre évocateur : "George Orwell était un de mes amis", on revisite une prison de la Stasi en compagnie de son directeur quelque peu inconsolable. "Ouragans anonymes" relate le parcours d'un homme juste après Katrina, etc etc Le genre de livres où on se dit, après la fin de chaque nouvelle, celle-là était vraiment bien. Bien, en l'occurrence, pouvant être le synonyme de terrible. En se demandant ce que nous réserve la suivante. (22,90 euros 305 pages)



pouvais voir, sentir, entendre était du pur bonheur pour moi (...) je sentis immédiatement l'odeur familière des haricots qui mijotaient, de la sauce chili et du pain tout juste sorti du four, et je sus que j'étais de retour chez moi". Vous y êtes ? On est en plein désert du Nouveau Mexique, on arrive au ranch après avoir traversé un ancien lac salé asséché, la nature est rude, râpeuse et les vautours rodent en nettoyeurs. Mais qu'importe, pour Billy et son grand père, cet endroit est quasiment un sanctuaire : interdiction d'y toucher.

Mais ce coin de "paradis" bien personnel - et à proximité d'une zone militaire - est menacé. Vogelien, le grand père, arrière-petit-fils d'immigrés hollandais, risque l'expulsion de cette terre qu'il a fait sien. La menace, c'est un projet d'agrandissement de la zone d'essais de tirs de missiles. Le territoire, gagné sur la nature et ravi aux Indiens par la famille de John Vogelien appartient désormais au gouvernement américain

Comme un vieux cheval réfractaire, l'ancien renacle, se rebiffe, espère une sorte d'insurrection à ceci près qu'il est le seul, dans la région, à refuser la compensation financière proposée par le gouvernement. Quels arguments viendront à bout d'une telle obstination ? Autant dire que cet été sera très particulier pour Billy et son grand père attachant et paradoxal.

Cet enjeu environnemental et familial donne aussi l'occasion à Edward Abbey de dépeindre sans superflu des paysages et une nature comme on les aime dans ces romans de wild nature. (248 pages, 9 euros)

Martine Leroy



contact

Le feu sur la montagne, d'Edward Abbey. Ed Gallmeister

Chaque année, pour les vacances, le jeune Billy revient passer l'été dans le ranch de son grand père. Un endroit idyllique pour lui : "tout ce que je

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Honorer la fureur

Rodolphe Barry, dans un livre enfiévré, nous offre une biographie de James Agee. Ce livre est l'exemple même de la biographie réussie

Une fois n'est pas coutume, c'est ici qu'aura lieu la rubrique « **Il n'y a pas que le polar dans la vie** ». C'est l'été, on pique la place au rédacteur, la vie est belle.

Honorer la fureur, donc (Chez **Points**). Avouez déjà, que c'est un sacré titre. Dans ce livre il y a James Agee et **Rodolphe Barry**. **James Agee** est décédé en 1955. Rodolphe Barry est né en 1969. Donc, à moins de se tromper, ils n'ont en rien été compagnons de route. Et pourtant, en lisant le livre, on se dit que Rodolphe Barry n'a jamais quitté James Agee d'une semelle durant toute sa vie. Vous me direz, c'est tout le talent de l'écrivain. Et bien oui, c'est ça, tout le talent de l'écrivain. La biographie est somptueuse, le ton colle parfaitement au personnage, à sa vie, chaotique, brûlante, enragée, passionnée, entière... Loin d'une biographie compassée, terne, aux mille et une notes de bas de page, au découpage carré, Barry colle à James Agee de la première à la dernière page. Il vous plonge dans sa fureur, dans les méandres de son esprit, avec ses démons, et vous emmène avec lui sur les routes américaines.



RODOLPHE BARRY

honorer la fureur

PRIX **MEILLEUR RÉCIT** | SÉLECTION **POINTS** récit

La vie de James Agee est un véritable *road movie* et elle dessine un portrait saisissant des Etats-Unis. Et c'est pour ça qu'on vous en parle aujourd'hui. Car ce livre est un parfait complé-



ment à tout amateur de roman noir américain. En effet, quoi de mieux que d'étoffer sa culture sur la pays dont on aime les polars ? Alors, on ne va pas vous en parler en détail, car vous allez forcément lire ce livre, on ne va pas vous en citer quelques passages, car il faudrait le recopier intégralement et on ne va surtout pas vous avouer qu'on a versé une larme quand Agee s'est éteint. Vous n'êtes pas sans savoir que nous sommes très fans du magazine *Blow Up*, l'actualité du cinéma (ou presque) sur ARTE, et bien nous concluons en paraphrasant Luc Lagier, *Honorer la fureur* nous a donné envie de lire tout James Agee, redécouvrir les photographies de Walker Evans, revoir *La Nuit du chasseur* et aussi les films de Chaplin.

En complément nous vous conseillons cette interview de Rodolphe Barry faite par la librairie Mollat où l'auteur vous parle de James Agee et de la genèse de son roman.

<https://www.youtube.com/watch?v=I2-L6w7EdX8>

Christophe Dupuis

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Faute de voyager en vrai, nous allons voyager en polar. On commence en Corée, avec Sang chaud de Kim Un-Su, de la toute jeune collection Matin Calme.

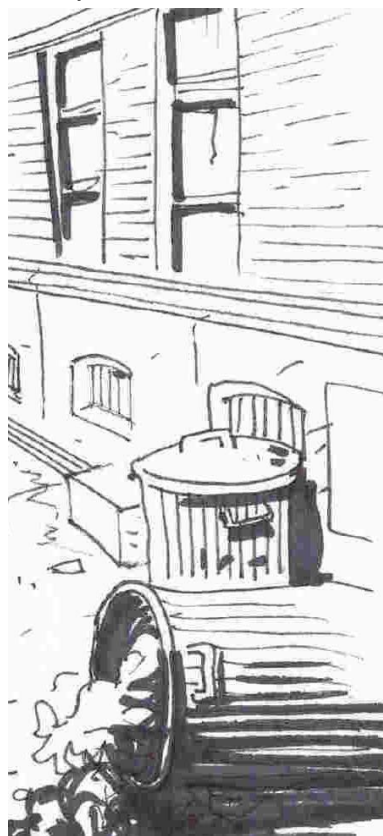
Busan, grande ville, port important, face au Japon. Les trafics, tous les trafics ont été partagés entre différents clans. Celui du quartier de Guam tient le port et la plage, la contrebande et tous les commerces autour de la saison estivale. Son chef, Père Sohn, refuse de toucher à la drogue et mène ses affaires en bon père de famille. C'est aussi en père de famille parcimonieux qu'il gère ses troupes, dont Huisu, la quarantaine, son bras droit qui est manager en titre du grand hôtel sur la plage. Le pauvre Huisu est en plein doute. Après plus de 20 ans de vie de truand, il vit à l'hôtel, n'a pas un sou en poche, aime toujours sans se l'avouer, son amour de jeunesse, ancienne prostituée reconvertie en patronne de bar, et ne voit vraiment pas comment il va pouvoir sortir de la spirale de cuites et boulots ingrats au service de Père Sohn. A moins qu'une occasion de voler de ses propres ailes ne se présente.

Un roman à la fois très classique dans sa thématique : Ascension et chute d'un truand (on en a lu des dizaines), et totalement original dans son écriture et sa construction. J'ai mis un peu de temps à rentrer vraiment dans le roman, même si dès le départ l'écriture est vive, avec des moments assez drôles, pittoresques à la limite du grotesque. Et puis petit à petit on s'attache à Huisu dont les préoccupations sont universelles, et qui traverse une crise existentielle commune à tous, et pas seulement aux truands coréens du port de Busan. Et tout en gardant son écriture vive, et une belle capacité à saisir les détails drôles dans toute situation, le ton et l'ambiance se font plus sombres, la noirceur plus marquée, et la mainmise, ici comme ailleurs, de ceux qui ont le pouvoir et l'argent sur les vies des autres se fait de plus en plus sentir. La montée de la tension et de la violence est superbement maîtrisée et le lecteur est emporté dans un rythme de plus en plus frénétique, avec de grosses explosions de violence.

Direction le nord-ouest des USA ensuite avec **La fille aux papillons** de Rene Denfeld.

Noémi est la femme qui trouve les enfants. Elle est de retour à Portland où elle a retrouvé une très vague trace de sa sœur, enlevée avec elle et qu'elle avait laissé aux mains du monstre en se sauvant à l'âge de huit ans. En parallèle d'autres disparitions l'occupent : des gamines vivant dans la rue sont tuées depuis quelques

semaines, leurs corps nus jetés dans le fleuve. La police ne se mobilise pas trop, ce ne sont finalement que des mendiants, des prostituées, il y a des affaires plus importantes à régler. Parmi ces mêmes, Celia, qui a fui un beau-père violeur, survit au jour le jour, grâce à quelques amis, et aux papillons qu'elle va admirer, tous les jours, dans les pages de son livre préféré à la bibliothèque.



La fille aux papillons nous plonge au raz du trottoir, avec les gamins qui vivent dans la rue dans des conditions dantesques. Pas des étrangers en situation irrégulière, juste des mômes, de 10 à 12 ans, américains qui, dans la belle Amérique toute puissante survivent dans la rue, se prostituent pour manger et dorment sous un pont. Cela pourrait être misérabiliste, chercher à vous tirer les larmes, pas du tout. C'est enragé, engagé, au-delà de

l'indignation. Ces gamins sont incroyables de justesse, ce n'est jamais forcé, leurs voix, leurs rêves, leur désespoir sonnent juste et vous prennent aux tripes. Et n'ayez crainte, l'intrigue n'est pas négligée, et on retrouve avec énormément de plaisir Noémi, sa rage, son obstination, son courage, ses cauchemars. Le plaisir de lecture, le plaisir de l'histoire au premier degré sont là, les pages tournent. Mais je vous garantis que ce ne sont pas les ressorts de l'histoire qui resteront à jamais gravés en vous, ce sont Celia et Noémi. Deux figures inoubliables.

Kim Un-Su / Sang chaud, (*Tteugeoun Pi*

뜨거운피, 2010), Matin Calme (2020) traduit du coréen par Kyungran Choi et Lise Charrin.

Rene Denfeld / La fille aux papillons, (*The butterfly girl*, 2019), Rivages/Noir (2020) traduit de l'anglais (USA) par Pierre Bondil.

Jean-Marc Laherrère

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Il n'y a plus de patrie, de H. – H. Kirst. J'ai Lu n° 386 – 1970

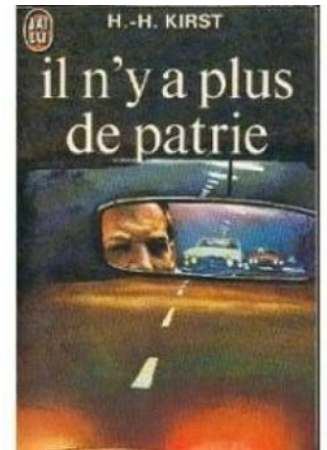
Karl Wander arrive à Bonn et s'installe dans un appartement pour vaquer à ses occupations de journaliste et écrivain spécialisé dans les sujets concernant l'armée. Un soir, devant sa porte, sa jeune voisine, visiblement tabassée, n'a pas réussi à atteindre son domicile, ou a été déposée là par ses assaillants s'étant trompé de numéro. Elle s'en sort, mais lui reste intrigué. D'autant plus qu'elle semble liée à un vaste complot dont les ramifications vont jusqu'à la raison de la présence même de Wander à Bonn, à savoir enquêter sur des malversations autour de la Bundeswehr, la force de défense ouest-allemande. Wander met alors le pied dans un milieu fait d'hommes d'affaires sans scrupules, de gradés au passé plus que trouble et plus généralement dans le complexe militaro-industriel d'un pays dont l'armée est en pleine évolution. Bientôt, des gens meurent, dans des circonstances qui ressemblent à des suicides un peu plus qu'assistés. Karl Wander, enquêteur idéaliste, va devoir se salir les mains s'il veut élucider ces crimes, mais il risque gros.

Hans Hellmut Kirst, né en 1914 et décédé en 1989, est l'auteur célèbre de, entre autres, *La Fabrique des officiers* et de *La Nuit des généraux*, roman adapté au cinéma par Anatole Litvak, avec Peter O'Toole, Omar Sharif et Philippe Noiret. Son œuvre est traversée de ses préoccupations quant à l'armée allemande, son destin, son devenir, ses tentations obscures, les éléments nazis non expurgés en son sein.

Militaire de carrière, il passe la guerre à enseigner l'histoire des conflits dans une école de soldats. Mais Strauss, son prédécesseur à cette charge, le dénonce aux autorités américaines après-guerre et l'accuse d'avoir été nazi. Kirst ressort après neuf mois d'internement, lavé de tout soupçon. C'est dès lors le début d'une terrible rivalité entre les deux hommes, qui va durer plusieurs décennies et trouvera son point d'orgue quand, dans les années 1960, Kirst militera contre la remilitarisation du pays alors que Strauss, chef de file des conservateurs de Bavière, occupe le poste de ministre de la Défense. Kirst est également le fondateur d'une ligue d'action contre la renaissance du nazisme.

Dans *il n'y a plus de patrie*, on retrouve beaucoup d'éléments biographiques et il semble évident que Wander constitue une sorte d'avatar de l'auteur, en butte à un ministre de la défense calculateur et lié à des millionnaires sans scrupule,

prêts à vendre l'armée au plus offrant. La collusion entre les milieux d'affaires et les politiques occupe la place centrale dans ce roman documenté, mais exigeant de par son contexte très spécifique. Dans cet environnement très typé, Wander se débat, surnage, avec



tous les oripeaux du *tough guy* américain : le cynisme, la nonchalance, la répartie impertinente, la capacité à encaisser les tabassages... Mais ce qui le distingue, ce sont ses principes, son implication citoyenne, son investissement pour la cause sur laquelle il enquête. En apparence désabusé, c'est néanmoins un réel militant qu'on pourrait décrire en utilisant les mots mêmes avec lesquels Kirst se définit « individualiste par conviction, réaliste par expérience, socialiste sans romantisme ».

Dans le roman, régulièrement des intercalaires rédigés par un agent secret évoluant auprès d'un journaliste américain, viennent recadrer un peu l'intrigue et faire le point sur la situation. Elles évoquent un jeu d'échec ou de poker, et il est vrai qu'on dirait une partie feutrée menée dans un salon cossu, du sort duquel dépend l'avenir du pays, ou tout du moins, de son armée, enjeu considérable dans une nation qui sort meurtrie, démembrée et souillée du second conflit mondial. Et dans ce jeu comme dans la réalité, ce sont avant tout les pions qui trinquent. Ici une jeune femme, retrouvée suicidée, innocente sacrifiée sur l'autel des profits générés par les commandes étatiques. Et dans l'ombre, toujours, ces nazis qui ont échappé à l'épuration et qui grignotent la démocratie avec patience.

Il n'y a plus de patrie est un polar plutôt aride, sombre et prenant, traduisant les tourments de son époque, dans un pays coupé en deux et subissant encore l'opprobre mondial et tiraillé par la culpabilité. Heureusement, dans ces ténèbres, une lumière vacillante, Wander, avec son toupet, son flegme et sa détermination vient rappeler que la RFA n'est pas peuplée que de bourgeois avides et amnésiques ou de généraux arrivistes et dissimulateurs.

Julien Heylbroeck

La mauvaise herbe, d'Agustin Martinez. Actes Noirs / Actes Sud. Financièrement exsangues, Jacobo, Irène et leur fille Miriam quittent Madrid pour s'enterrer dans une petite maison de famille perdue aux portes du désert andalou. Victimes d'une sauvage agression nocturne, Irène meure et Jacobo est très grièvement blessé. Mais le plus dur reste à venir car sur la base d'échanges de textos, les autorités suspectent Miriam d'être la commanditaire du massacre. Seuls le père et une avocate peu conventionnelle croient encore un peu en l'innocence de la jeune fille et s'attachent à découvrir une vérité qui gêne la quiétude du petit village. Un puissant roman noir andalou ! (392 p. – 23 €)

Anonymat garanti, de Hendricks et Pekkanen. Sang d'encre Presses de la Cité. Pour compléter son maigre salaire, Jess, une jeune maquilleuse new-yorkaise accepte de participer à une étude scientifique sur l'éthique et la morale dirigée par une psychiatre renommée. Aux premières interrogations anodines sur le mensonge, succèdent des questions très intrusives qui mettent Jess mal à l'aise. Sous l'emprise psychologique de l'analyste, elle devient l'instrument d'une vengeance malsaine avant de comprendre la situation et de tenter une riposte. Le mensonge, la probité, le doute et la paranoïa sont au centre de cette narration à deux voix imaginée à quatre mains par un duo d'américaines. (21 €)

Juste derrière moi, de Lisa Gardner. Albin Michel. Orphelins depuis un terrible drame familial, Telly, neuf ans, et sa petite sœur Sharlah, 5 ans, avait été séparés et placés dans des familles d'accueil différentes. Huit ans plus tard, Telly est formellement identifié comme le meurtrier de quatre personnes. L'adolescent est en fuite et tout indique qu'il cherche à reprendre contact avec sa sœur. Anciens flics, ses parents adoptifs la protègent mais rien n'arrêtera la gamine qui veut innocenter son frère. Sur le thème très poignant de la culpabilité enfantine qui marque toute une vie, Lisa Gardner a bâti une brillante intrigue criminelle avec de solides personnages. (476 p. – 22.90 €)

L'île au secret, de Ragnar Jónasson. Ed de la Martinière. C'est sur une minuscule île islandaise que quatre amis trentenaires se retrouvent pour se souvenir de la mort d'une amie, dix ans plus tôt, assassinée par son propre père. Mais le week-end tourne mal et une des participantes se

tue en tombant d'une falaise. Chargée de l'enquête, l'inspectrice Hulda suspecte immédiatement le groupe survivant de ne pas dire toute la vérité. Patiemment, elle reconstitue l'histoire et traque une vérité qui dérange l'ordre établi. La personnalité à fleur de peau de l'inspectrice reste l'atout majeur de ce second roman d'une très plaisante trilogie policière de l'islandais Ragnar Jónasson. (344 p. – 21 €)

Une affaire classée, d'Ann Cleeves. Editions de l'Archipel. Un policier corrompu purgeant une peine de prison révèle à l'inspectrice Vera Stanhope de la police de Sunderland (Angleterre) l'endroit où est enterré un homme porté disparu depuis près de vingt ans. Cette révélation intrigue Vera car les deux hommes étaient très liés à son père et ils formaient une équipe pour le moins suspecte. Dans la tombe improvisée, les policiers découvrent deux cadavres. Notre bougonne inspectrice va en faire une affaire personnelle en redoutant de découvrir le pire. Popularisée par la série sur France 3, le personnage fantasque de Vera est inspiré des savoureux romans d'Ann Cleeves. (382 p. – 21 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel
 NU
 LIRA
 LAFOLYE

la Sadel
 Coopérative au service des savoirs
 7, rue Vaucanson - Angers
 02 41 21 14 60
 www.savoirplus.fr

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières....

La deuxième femme, de Louise Mey. Editions du Masque, janv. 2020

Sandrine se trouve moche, trop grosse avec une tête de conne comme le lui éructait son père, durant toute son enfance, à longueur de logorrhées brutales... trop grasse comme une grosse vache. Sandrine s'est recroquevillée sur elle-même au fil du temps, a appris à ne pas répondre et s'est murée dans le silence. Suite à de rares relations catastrophiques avec les hommes, entre les indifférents et les justes « affamés », elle ne souhaite plus qu'un regard bienveillant, un sourire et si possible qu'on l'aime un peu...

Quand à la télévision elle aperçoit le visage de l'homme qui pleure devant les caméras, suite à la disparition inexplicquée de sa femme partie faire un jogging et dont on a juste retrouvé les vêtements consumés, elle timide à l'excès décide de participer à la Marche blanche de soutien, de le rencontrer et d'oser l'aborder. Emue et pénétrée par sa peine, elle a tout de suite compris qu'il avait besoin d'être rassuré, qu'il lui manquait quelqu'un et que leurs douleurs étaient jumelles. Plusieurs mois après, il l'avait rappelée pour la remercier de sa présence et de son gentil sourire, puis l'avait invitée et lui avait demandé de rester vivre avec lui et son fils, le petit Mathias. Ivre de tant de bonheur inattendu, Sandrine va devoir tout accepter de sa part pour devenir la deuxième femme, ses sautes d'humeurs, ses exigences, ses explosions de violence quand il est contrarié et même de les justifier en raison du drame vécu. Elle se soumet par crainte de tout perdre.

Mais quand la télévision annonce que Caroline, la première femme présumée morte, a été retrouvée vivante mais totalement amnésique, la vie de Sandrine s'effondre. D'autant plus que l'homme avec qui elle vit désormais, son homme, devient de plus en plus violent vis-à-vis d'elle depuis le retour improbable de sa vraie femme ? ... et que l'enquête de police qui est réouverte s'intéresse désormais à elle...

Un suspense psychologique noir fait de grandes tensions, inquiétant voir anxiogène par moment mais également un roman féministe militant contre les violences faites aux femmes (voir la note synthétique de l'autrice sur ce thème en fin de roman). Soutenu par une très belle écriture syncopée qui porte l'émotion, on vit en perma-

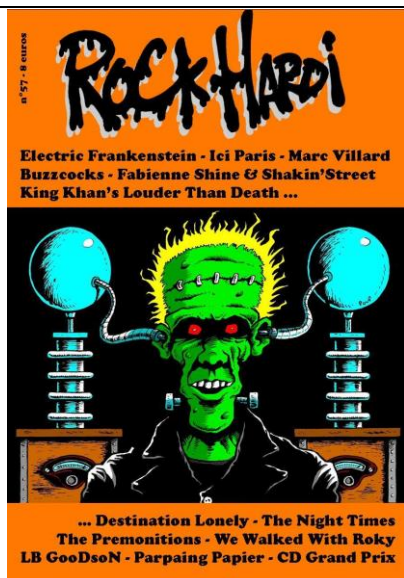
nence dans les pensées de Sandrine, ses doutes, ses souffrances, ses soumissions... Louise Mey dissèque en détail le cheminement douloureux de cette femme pour ne pas couler face à toutes les épreuves qu'elle endure. C'est éprouvant et déchirant à la fois. Le lecteur est pris au piège de l'intensité croissante de l'intrigue et entre en empathie avec Sandrine qui ne demande qu'à vivre une vie simple et normale malgré son existence cabossée.

Louise Mey nous livre un véritable roman poignant, âpre et dur sur un phénomène de société de moins en moins tabou : les violences faites aux femmes au sein du couple.

Le thème des manipulations psychologiques dont certains hommes abusent vis-à-vis des femmes et des violences qui en découlent, se retrouvent dans de nombreux romans cette année. Notamment dans l'excellent roman de Drod Mishani : une deux trois, Gallimard/Série noire. Trois femmes dans des situations de faiblesse vont croiser le chemin d'un avocat prêt à les aider ; celui de Camilla Läckberg : Femmes sans merci, Actes Sud/Actes noirs. Trois couples, Ingrid, femme trompée ; Birgitta, institutrice proche de la retraite et femme battue ; Victoria, jeune femme russe achetée sur catalogue et dont le mari la traite comme un animal. Trois femmes sans merci... qui ont lu Patricia Highsmith... ; lire également, Claire Raphaël : Les militantes, Rouergue/Rouergue Noir sur l'assassinat d'une militante contre les violences faites aux femmes.

Alain Regnault





Rock hardi n°57

Depuis près de 40 ans et avec un régularité de métronome, Le pro-zine clermontois Rock Hardi paraît deux fois l'an. Le numéro de l'été 2020 est disponible depuis le 15 juin et on y croise Marc Villard interviewé par le rédac'chef lui-même, Fabrice Ribaire, qui préside aux destinées de Rock Hardi depuis le début. Chapeau bas. Comme d'habitude ce numéro mélange avec bonheur Rock, BD et Littérature, sans oublier le CD 12 titres à la gloire du bon vieux rock n' roll qui sonne juste et fort.

Au sommaire de ce numéro d'été :

Interviews Electric Frankenstein, Ici Paris, Marc Villard, Destination Lonely, Fabienne Shine & Shakin' Street, King Kahn's Louder Than Death, We Walked With Roky, LB Goodson, Parpaing Papier. Battle of L. A.'s Garages : interview croisée The Night Times vs The Premonitions.

Mini Dossier : Buzzcocks (story, interview 2006, l'après Pete Shelley).

Rubriques disques, livres, romans noirs, BD, fanzines.

Inclus CD compilation 12 titres (dont 3 inédits) Ici Paris, Destination Lonely, The Night Times, The Premonitions, Phil Amar & The LoneSome DoGs, Electric Frankenstein, Parpaing Papier, LB Goodson.

Illustrations : Poup

68 pages + CD 12 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com www.facebook.com/rockhardi

La fille aux papillons, de Rene Denfeld. Rivages/noir. En parvenant à s'enfuir en pleine nuit de l'abri antiatomique où elle était séquestrée, Naomi a dû abandonner sa petite sœur. Vingt ans plus tard, elle la recherche toujours, obsédée par cette absence dont elle se sent responsable. A Portland (Oregon), son chemin croise celui de Celia, une fillette des rues de onze ans qui a fui un beau-père entreprenant. Alors que la ville est le théâtre d'enlèvements massifs de jeunes filles, Naomi et Celia vont s'approprier et mener ensemble un combat presque perdu d'avance. Ce roman sur l'enfance brisée vous saisit aux tripes pour vous laisser le cœur serré au terme de l'histoire. (285 p. – 21.50 €)

SavoirsPlus

EST UNE SCOP !

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Une mort sans importance, de Maria Fredericks. 10/18 N°5478. New York, 1921. Dame de compagnie de la jeune Louise Benchley, Jane l'accompagne lors des préparatifs de son mariage avec le neveu du commissaire Tyler, ardent opposant aux activités coupables de la mafia italienne. L'assassinat en pleine nuit de la nourrice des Tyler plonge les deux familles dans l'expectative et ravive les penchants racistes de la bonne bourgeoisie new-yorkaise. Jane et son ami journaliste mènent l'enquête... Plus étude de mœurs qu'intrigue policière, cet agréable roman américain aborde des thèmes aussi divers que l'intolérance, les préjugés, la lutte des classes ou les suffragettes. (360 p. – 7.80 €)

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Il court, il court, le virus, de Lionel Black. (traduction JP. Manchette).

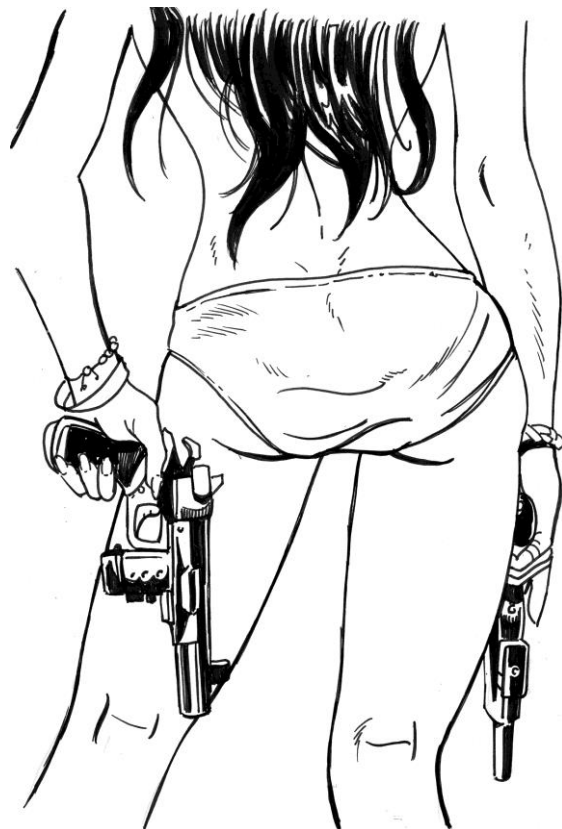
Collection Mystère. Presses de la Cité – 1972.

Londres. 1970. Le docteur Gregson, adjoint au chef des Services de santé de Londres, est alerté par un médecin du principal hôpital régional : « Venez vite examiner un homme arrivé par avion d'Amérique du Sud. Il semblerait qu'il soit atteint de variole. ». Le labo confirme. Branle-bas de combat dans les services ; il faut contacter les personnes que ce malade, un certain Filangieri, aurait pu rencontrer. Or ce Filangieri est un curieux personnage qui fréquente cercles de jeux, boîtes de nuit, restaurants, hippodromes. Gregson prend cette affaire au sérieux. Au domicile de Filangieri on découvre un cadavre. On soupçonne sa petite amie, Maria Jordan et la police envoie l'inspecteur Comfort pour enquêter. Celui-ci découvre que cette Maria Jordan trempe dans un trafic de fausses devises et serait la cheville ouvrière d'un gang dirigé par le redoutable Rudolf Sharp. Pendant ce temps les cas de variole se multiplient et Gregson doit désormais travailler sur deux fronts : lutter contre l'épidémie naissante et retrouver Maria Jordan foyer d'infection supposé. Malgré des mesures sévères de repérage des contacts de Filangieri, l'épidémie gagne du terrain. La presse s'empare du sujet. Affolement de la population : transports paralysés, restaurants et écoles fermés, trains immobilisés, exode des londoniens à la campagne... On voit des queues interminables devant les lieux de vaccination. On réquisitionne les médecins, on ferme les hôpitaux aux malades habituels.

Enfin Gregson met la main sur Maria et l'enferme à l'Hôpital ST. Swithin. Mais le gang des faussaires l'a pris en filature et son chef enlève son fils pour exiger de le conduire à Maria. Gregson, terriblement affecté, décide alors d'agir seul et part à la recherche du tueur. Parviendra-t-il à ses fins ?

Il n'échappera à personne que le choix de ce polar n'est pas dû au hasard. L. Black réussit le tour de force d'écrire la chronique d'une épidémie tout en développant une intrigue policière crédible. Sur cet aspect, on peut trouver l'histoire peu vraisemblable. Sauf qu'elle se situe voici 50 ans. Les moyens de détection des faux billets étaient faibles alors. Leur fabrication était rentable. En jetant sur le marché des paquets d'argent on pouvait déstabiliser l'économie.

En 1970 la variole n'était pas encore éradiquée. La maladie (très contagieuse) pouvait conduire à la mort. Elle laissait de vilaines cicatrices sur la peau. La lutte contre l'épidémie se présente comme une course contre la montre. L'auteur ne



nous épargne aucun moment de ce drame : alerte à la population (mais en disant : « restez calmes »); organisation de vaccinations massives, désorganisation de la vie sociale (on interdit les matches de foot !) On voit même la femme de Gregson (elle aussi médecin) s'administrer un traitement non homologué pour en vérifier les effets. L. Black avait déjà imaginé les controverses qui ont agité la France récemment. Gregson enquêteur tenace, était présenté au début du roman en homme désabusé. L'épidémie le transforme en héros admirable. Un polar à lire pour ne pas oublier ce que nous venons de vivre.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°205 – Juillet / Août 2020

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58